Option et cadence chez Balenciaga

Diérèse de l'espace dans la mode contemporaine

Aldo Poblete Varas

Nord froid. Alarme d'attaque. Zone de confort absolument détruite. Catastrophe esthétique, libération de la jeunesse. Les ténèbres comme poème éternel et sauvage. Robots destructeurs. Défilés à l'intérieur de l'enfer. Spéculations dans l'asile géopolitique. Beauté au sein de la géométrie radicale ; forme et couleur dans le tempérament du corps. Phénomènes paranormaux rudimentaires d'un délire fiévreux, mythologique : spectacle dans la désolation du régime sensoriel tardif ; tonnerres de rigidité mathématique tapis dans le crépuscule de la forêt conceptuelle ; invocations de dieux interdits comme reflet paramétaphysique d'un équilibre perdu ; un substrat altéré par le marché et par le devenir d'une religion esthétique. Des animaux infortunés lisant Céline discernent le climat hétérodoxe que le silence a semé sur des générations entières de mutants numériques. Transport et décomposition, magnétisme et capacité de distribution éditoriale. Introduction à la difformité cosmique ; substrat évangéliste. Dehors, le dieu noir revêt ses millions de corps du marbre céleste qui a tout enseveli, mettant tout à la disposition du sacrifice. Faim, calamité, absence de sens. Armement déployé sur la table. Les conclusions d'une conversation vieille de plusieurs siècles. Qui possède la pièce d'identité requise pour être admis dans ce club ? Personne, absolument personne ; d'où la démocratisation du prêt-à-porter.

Une fois encore, des animaux dans le club. Les spéculations d'un riff trop aigu, à la lisière d'un régime autocratique. De Tokyo à Pékin, le trajet est contraint et consterné. Sacs de combat. Miettes sursynthétisées dans le rugissement, dans le cri adolescent qui manie des codes précis, à la recherche de néovérités précises. Catastrophe natale de la polysémie ; subterfuge et inquiétude de l'artiste. L'arrière-plan se conduit de cette manière pour permettre à certains corps, à certaines essentialités surexploitées et sursaturées, de surgir comme de gargantuesques méga-institutions mues depuis leur raison même de possibilité ; comme un jalon technologique massif et abstrait où le substrat se branche sur l'idée de la mégacorporation transcendantale. Là, la corporéité est conceptualisée dans sa possibilité de monde ; là, l'existence minimale est conçue, frôlant la peinture, la musique et le frisson dense et poisseux d'une critique entièrement domestiquée par le poids du massif. La version réelle est celle qui échappe à la normalité assujettissante d'une digitalité devenue cathédrale de l'impur et du moralisateur.

Apprendre de l'histoire n'a jamais été plus difficile ; car, après tout, lorsqu'on parle de vêtement, de quoi parle-t-on ? Qu'est-ce qu'Eliza Douglas déforme au sein de la marque ? Est-ce un reflet de la géométrie verticalisée de ce cadre paraesthétique que nous abordons ? Ou plutôt un nœud dans le rhizome de quelque chose de plus vaste, qui cherche à se manifester dans cet animal gargantuesque étendu sur la table d'opération pour être disséqué ? La modernisation du monde est l'un des idéaux qui animent la personnification des matérialités. Si nous devons parler d'une Humanité 2.0, ce sera dans les régimes grammatologiques d'une histoire libérée de son fatum tonitruant : guerre au cœur de la haute culture, symbole de progrès et neutralisation de la rétromachinerie. C'est le signe de choses faisant écho au symbole sur la table, la puissance acéphale du black metal, le fleuve infini d'un cours horizontal, le tout lié par la nouvelle matérialité des flux terminaux et automatisés. Rejet total de la phénoménologie naïve. Ici, le transcendantal n'est pas corrélé à la puissance polysémique d'un texte potentiel, et c'est précisément là que réside l'intérêt véritable que l'on peut exhumer de l'esthétique dans un tel contexte. C'est l'objet lui-même, la matière elle-même, qui interagit activement, influence, infecte et réinterprète ses propres conditions de possibilité. C'est le nouménal qui entre en scène sous la forme qui, aux yeux délimitants, représente la manifestation la plus vile d'un capitalisme technoscientifique aspirant à absorber l'absolu lui-même. Pourtant, ces lectures, loin d'être inféodées au statu quo, ne contribuent en rien à comprendre et à élargir l'horizon des possibilités que peut libérer la radicalisation de certaines expériences humaines.

Rigidité infinie. Béton, concept concret. Ciment, fondation de l'Occident ; un avenir non inscrit dans le passé, sans allusion à une Grèce classique ancienne et naturelle. Noir polaire, le noir de la vie même. Un reflet enchâssé dans Lain, dans le numérique qui habite déjà l'humanité depuis des décennies, reconquis, ramené à la vie ; la satisfaction de l'animal qui, depuis le substrat, fait tout ce qui est en son pouvoir pour continuer à dévorer des mondes. Désinfection territoriale, gris, latéralité le long des voies de Neo-Tokyo ; son ou bruit équivalent, désinfection impossible. Le prix du chauffage central est infini. Le béton libérateur a centré de force notre entendement à travers les horizons structurels infinis que la vitesse de Los Angeles ou de toute autre métropole peut décentrer dans la conscience. Dans le noumène, la qualité de manifestation. Conscience de soi radicale. Qui skie ainsi à travers les idées ? La soutenabilité de ces formes est difficile à absorber sans précaution. Partager l'espace individuel. Centrer le concept dans le dispositif neutre. Silence. Force du néon, supériorité morale de l'irrationnel dans le motif déconstructif. L'art s'ouvre comme une noix dans l'eau : eau noire, cristal capable de bâtir une défense en temps réel contre le champ de la terreur absolue. Dans un monde où ce que veut le vouloir est d'être apaisé par le liquide, par la tendance des écrans et des modèles, des schémas, des rituels, du satanisme, des matières nobles et des percussions électroniques qui arrêtent la progression du cycle à la

périphérie de cette douleur. Puisse la beauté trouver un nouveau prix dans l'empreinte du studio mental de l'école de design, de l'académie des beaux-arts, du laboratoire organique ; l'émergence de l'acceptation de soi.

Alchimie spéculative, substrat du style et du lien à ce qui importe et à ce qui n'importe pas selon les principes du canon esthétique occidental. border-line. La transcendance est en guerre perpétuelle contre le mur et contre la capacité obtuse de production d'images posthumaines. Derrière toute immanence réside le filtre féroce d'un doute exceptionnel, où la barbarie coexiste avec la haute culture. Derrière toute la décadence d'un système surchauffé, la froideur structurelle consciente d'elle-même conserve une certaine vibration ; quelque pulsation peut nous dire quelque chose dans la calamité de l'effort, dans l'absence de sens d'un DJ vital qui est au-delà de toute aide et de la spécialisation démoniaque. Dans l'effort du groupe amené dans l'espace cosmique de cet impardonnable bunker, calamiteux par excellence rétrograde, tout se passe dans le modèle, rien hors du concept. Géopolitique de la mode, rationalité du stratège céleste, force de la vie abandonnée au bonheur algorithmique d'un néologisme dissonant. Dans les semailles toujours bien pesées du bruit et la répétition de la miséricorde, la Californie, Düsseldorf, Osaka agissent comme une inventivité étrangère qui tente d'infecter la sincérité d'un langage étrange et lointain, très éloigné de toute régularisation formelle, que le devenir naturel veut reconvertir en son monotone, l'ambient de la mémoire, trois cents fois égal à lui-même et distinct de ses ombres. Détournement du langage, incorruptibilité de la sensation. Les fantômes vivent dans la fioriture, dans la salle de coupe et dans le bol des aspirations ; supplément formel, incompatibilité informelle. Fermés d'avance par une désillusion extratemporelle : polymères, fantômes de silicium, réductions ectoplasmiques dans la force dont la momentanéité est ce que le destin naturel peut apporter à cette fête.